Marx

N° 4084. — 5e Année — CINQ CENTIMES — Mardi 25 Mai 1898

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieux-Chemin, 19 bis
TOURCOING, rue Verte, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 5 fr. — Un an, 24 fr.
L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES ..... 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES ..... 0 fr. 50
FAITS DIVERS ..... 0 fr. 75
LOCALES ..... 1 fr. 00

Les annonces sont reçues à LILLE, aux bureaux du Journal et PARIS, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 101

TÉLÉPHONE

Chronique de la Semaine

Pendant que certains anarchistes rêvent de bribes de vieux monde social dans lequel peut-l'homme lé, il en sont d'autres qui songent plus modestement à commencer les réformes par la langue française.

Apprenant que sous la coupole de l'Institut une quarantaine de gens bien intentionnés s'occupent très activement pendant douze quatorze heures par mois, d'établir un dictionnaire de notre langue, l'anarchiste Achille Leroy rêva de collaborer à cette œuvre nationale.

Il s'informa de la marche à suivre pour avoir le droit d'imposer à ses concitoyens, l'orthographe dont on fait soi-même usage et notre anarchiste apprit alors qu'il fallait tout d'abord être membre de l'académie française.

Or, justement une place d'académicien était vacante.

Achille Leroy trouva que cette situation lui irait comme un gant et de son pied le plus léger, il se rendit chez le secrétaire général de l'académie, l'excellent M. Pingard, à qui il fit part de ses intentions.

M. Pingard mit le nouveau candidat au courant des habitudes et lui donna le conseil de commencer sans tarder ses visites à ses futurs collègues. Il fournit même en postillon l'*Annuaire de l'Institut* qui mentionne les adresses des immortels.

Achille Leroy remercia, changea son feutre mou en un magnifique chapeau bolivar et pour mettre en toute en rapport avec son bouvre-chef, revêt l'un superbe complet de général Bolivien.

Puis, en ce costume à épouvanter les moineaux parisiens, qui sont bien les oiseaux les plus effrontés du monde, il commença ses démarches.

Le citoyen Lisbonne, ancien directeur de l'établissement philanthropique connu sous le nom de Société des filles révolutionnaires compagnonnes le pourtant qui avait également fait appel aux soulliers neufs du compagnon Tourneaire et au concours de ce dernier pour compléter son escorte d'honneur.

Le postulant, dûment flanqué de ses deux complices, commença ses visites par M. Jules Claretie.

Mademoiselle Lisbonne qui possède une vieille pitache portée en jaune attachée au service du « Casino des Concierges » (autre conception géniale de l'ancien colonel de la commune) avait gracieusement mis ce véhicule à la disposition du candidat à l'académie.

C'est dans cet équipage que M. Achille Leroy se présenta dans la journée de vendredi chez le directeur de la Comédie-Française.

M. Jules Claretie, par une chance de convertisseur qui sera très remarquée dans le monde anarchiste, déjeunait en ville ce matin là, bien que la rumeur publique a été fait apprendre la visite dont le bouillant Achille Leroy et ses deux compagnons devaient l'honorer.

Achille, très digne, laissa sa carte corbeau, et c'est avec une sur-politesse de mobiliers qu'il qualifia « d'espèce de mort » l'huissier de la Comédie Française qui regoulait du costume bolivien du candidat.

De là, la vieille gondarde qui importait dans ses flancs la rénovation de la grammaire française, se dirigea au trot de deux chevaux refusés par l'équarrisseur chez Ledoux et Halévy.

Pendant toute la journée de vendredi et une partie de celle de samedi, Achille Leroy continua ses visites.

Il reçu par Hervé, directeur du *Soleil*, à qu'il dit :

— Tes royalistes!... moi, je suis Leroy (Achille-roy de dame). Ils n'ont pas de la bravoure de dame, mais je sais ce n'est pas de la faute du bon Dieu. Je ces... sur ton vote, camarade.

M. Hervé contenu de tant d'éloquence, mais à une distance de manière qu'il sentit son anchoïade à quinze pas, prouva l'intérêt de ses visites.

Il rendit après cela, visite à M. Ludovic Halévy, qui le reçut en robe de chambre et lui dit :

— Je ne saurai pas ton guillaume-en souvent mon vieux camarade. Camarade d'accessoir pour arriver à ton paradis.

Le philosophe sourit, s'excusant presque d'habiter si haut.

Maxime Lisbonne promit qu'une autre fois on fait prévenir l'éminent académicien par de crème, afin de ménager les souliers de Tourneaire qu'Achille fatigua très sensiblement.

Le candidat à l'Académie continuera ses visites mardi et mercredi. Le duc d'Audiffret-Pasquier et Challemel-Lacour ont dû être prévenus hier, par un compagnon, de la visite de leur futur collègue.

On peut voir par là que les anarchistes qui nous ont déjà fourni quelques scènes du drame, savent également se distinguer dans la comédie-bouffe.

***

On a fermé récemment à Lille et dans la plupart des villes de la région du Nord les chauffoirs publics dont la température extrême rend inutiles ; par contre on s'occupe de l'organisation et de l'extension des asiles de nuit, afin de parquer la m sère dans des endroits où de sévères mesures d'hygiène offrent une garantie relative et une protection à la population urbaine, contre les incursions nocturnes des vagabonds.

Pendant que nos philanthropes s'occupent de ces choses, la libre Amérique a imaginé une institution plus neuve et surtout plus originale que nos chétifs essaimés d'hospitalité de nuit.

Il s'est fondé il y a quelques années à New-York un refuge pour les pochards. Une sucrerie vient de créée très prochainement sous le titre pittoresque d'« Hôtel des Ivrognes ».

Cet établissement comprendra des chambres dans lesquelles l'utile se mêlera discrètement à l'agréable.

Les lits seront installés très bas pour permettre d'éviter les chutes de locataires.

Des récipients en zinc ornés d'un couvercle à soupape permettront l'ivrogne d'expectorer par la voie de haut, sans craindre les éclaboussures, les confidences qui lui seraient restées sur le cœur. Les cabinets de toilette ne contiendront pas de Lubin, ni d'eau de cologne, mais on y trouvera des flacons remplis d'ammoniaque.

Une salle de bain occupera une aile de l'établissement.

Voici de quelle façon on procédera :

Chaque fois que les employés de la maison s'apercevront dans les environs un pochard décrivant des zigzags *zig zag* à travers les rues, ils le prendront doucement sous les bras et le conduiront au refuge.

Là, après un bain préalable, on couchera l'ivrogne dans un lit bien chaud et on le laissera dormir dans bonnes heures.

Après quoi, on réveillera le pochard et on le douchera vigoureusement avec de l'eau à une température très basse.

Après une bonne friction qui complétera les mesures précédentes, l'ivrogne se trouvera immédiatement [illegible] et prêt à recommencer.

Comme les registres de la maison ne mentionneront jamais les noms des locataires de convenance, il est permis de prédire à l'hôtel des ivrognes, une clientèle nombreuse mais peut-être pas très variée.

On voit qu'en matière de philanthropie, les américains dament singulièrement le pion aux européens.

Personne n'a encore songé en France, pas plus au nord qu'au midi, à créer des refuges pour les ivrognes.

Il y a certainement des gens qui, sans être polonais, trouveront que c'est une lacune.

E. LAGRILLIÈRE-BEAUCLERC.

LE DRAPEAU TRICOLORE et le "Réveil du Nord"

On lit dans le *Réveil du Nord* du 12 Mai :

Le drapeau rouge est aussi respectable que le drapeau tricolore.

On lit dans le *Réveil* du 21 Mai :

Le drapeau rouge en vaut bien un autre, à priori.

***

L'Internationalisme des collectivistes

Voici les termes de la déclaration du citoyen Delory dans la réunion des femmes de Roubaix :

La Patrie ne sert qu'à faire battre des frères entre eux au profit des patrons, il faut écarter toute idée patriotique.

***

Les collectivistes et la Russie

On lit dans le dernier numéro du *Travailleur* :

Mais ce que je sais, c'est que, depuis le Napoléon des Bénedette et des Officier et le général des Makan et des Duchesse d'Uzès, personne n'a fait le jeu du parti militaire autant et de craquer sur ses ordres de Brandebourg comme nos *alliancites* russes.

Les partisans du monstrueux accouplement de la République française et de l'autocratie de toutes les Sibéries commencent par où a fini le bonapartisme : par être la providence de l'ennemi.

***

Le cosmopolitisme germanisant des collectivistes

On lit encore dans le même numéro du *Travailleur* :

Si nous avons les yeux fixés si souvent de l'autre côté des Vosges, c'est parce que nous savons que le Socialisme a un rude guerre à faire au militarisme et au capitalisme de l'Europe centrale. Là-bas, il y a des hommes qui ont lutté et souffert pour l'affranchissement humain, et qui sont sur le point de réaliser leurs espérances. C'est à ce vaillant prolétariat socialiste de la Germanie que nous envoyons l'expression de toute notre admiration, en même temps que notre fraternel salut.

Les socialistes allemands tiennent ce moment entre leurs mains les destinées de l'Humanité.

LE NOUVEAU COMITÉ PLÉBISCITAIRE

La formation du groupe plébiscitaire électoral de MM. Delafosse, Laroche-Joubert, Jolibois, Cornélis d'Ornano, etc., ne paraît pas avoir soulevé un grand enthousiasme non-seulement chez les républicains tentés de césarisme mais même parmi les conservateurs.

Ceux-ci ont fait la grimace, à la lecture des noms des membres du bureau. Il leur a paru que les hommes qui ont dirigé si mal le parti bonapartiste, au cours de ces dern ères années, n'étaient plus suffisamment qualifiés pour les conduire à la lutte électorale.

L'opinion de M. Thiébaud

C'est l'opinion nettement formulée par M. Thiébaud dans l'avis, en cette circonstance, mérite d'être pris en considération.

— Je ne crains pas, nous a-t-il dit, de prédire l'échec le plus complet à la prochaine électorale de M. Delafosse et de ses amis. Le patronage de ces hommes si irrédhiblement compromis aux yeux de l'opinion républicaine ne saurait, en aucun cas, nous rapporter aucun suffrage écarter de l'entreprise quiconque souhaite sincèrement voir fonder dans notre pays le régime plébiscitaire dans toute sa vérité.

MM. Jolibois. Pour quel et autres ont fait leur temps ; ils ne marchent plus d'accord avec la masse et leur premier devoir serait de faire place à des hommes nouveaux. Si inconnus que pourraient être ceux-ci, ils inspireraient plus de confiance au gros des électeurs.

Là, franchement, il est impossible aux hommes de bonne volonté de s'embarquer dans une galère comme le par de les pilotes. Jamais aucun républicain sérieux n'a pu, n'a jamais fait aux prétentions de gens qui ont derrière eux vingt ans d'impérialisme impénitent, car ai nous sommes des plébiscitaires, nous ne commençons pas les [illegible]

M. Millevoye

Il en est de même des anciens boulangistes, qui marchent aujourd'hui avec M. Déroulède dans la voie plébiscitaire. Ils repoussent les avances du groupe plébiscitaire.

— Nous ne suivrons pas les bonapartistes sur le terrain où ils nous appellent, dit M. Millevoye. Les noms des honorables députés ou sénateurs qui patronnent le groupe plébiscitaire est pour nous une raison suffisante de nous abstenir de toute alliance. Nous sommes des républicains indépendants, mais des républicains et non des monarchistes.

Avec le meilleur volonté du monde, ces messieurs ne feront jamais illusion aux électeurs.

M. Delafosse

Le président du nouveau comité ne paraît pas s'embarrasser pour si peu. Il croit — ou feint de croire au succès. Voici ses explications :

— Nous pensons répondre au sentiment général en essayant de faire prévaloir une politique purement nationale contre les compétitions de personnes et de nuances politiques. C'est pourquoi nous nous intitulons plébiscitaires.

En outre, nous avons voulu condenser autant que possible, en une formule brève et claire, les programmes électoraux, et nous avons choisi deux points qui sont en même temps une base de revendications et une élection du chef de l'Etat par un plébiscite, referendum.

— Pourquoi dites-vous « chef de l'Etat » et non président de la République ?

— Parce que nous n'avons pas à trancher la question de forme gouvernementale. C'est au peuple seul que ce droit appartient. Notre formule plébiscitaire engage un principe mais réserve la question de forme. Le président est que nous obtenons, pour le bien de ce pays, l'élection du chef quelconque de l'Etat par le suffrage populaire.

— Et le Referendum, sur quelles bases comptez-vous l'organiser ?

— C'est un point qui n'a pas encore été réglé. Rodger doit nous en entretenir prochainement ; seulement à fonctionner. Mais tout viendra en son temps.

L'INSTRUCTION OBLIGATOIRE

Le ministre de la guerre vient de recevoir de son collègue de l'instruction publique une lettre officielle pour lui faire remarquer que tous les jeunes gens actuellement appelés sous les drapeaux sont [illegible] nécessairement sous l'obligation scolaire prescrite par la loi de 1882.

M. Poincaré demande à être renseigné, en conséquence, sur les conditions des examens des recrues à leur arrivée au corps, sur les matières du programme, et si les hommes y participent sans exception.

Il exprime, en outre, le désir de savoir si l'autorité militaire ne juge pas qu'il est utile de prendre des mesures nouvelles afin de constater dorénavant de la façon la plus précise le degré d'instruction de tous les jeunes gens atteints par la loi de recrutement.

Mobilisation des réserves

Il serait question, en haut lieu, de mobiliser une brigade de réserve sur le pied de guerre, au grand complet, avec ses voitures, ses chevaux de réquisition et tout son matériel.

La mobilisation de cette brigade aurait le camp de Satory comme point de concentration.

NOS DÉPÊCHES

Service spécial télégraphique et téléphonique de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL à Toulouse

Toulouse, 21 mai. — MM. Dupuy, Rieunier et Delcassé ont fait leur entrée à Toulouse, à dix heures, par une pluie battante. Les trois ont pénétré à la haie.

M. Cohn, préfet de la Haute-Garonne, a souhaité la bienvenue au président du conseil, au ministre de la marine et au sous-secrétaire d'Etat aux colonies.

M. Charles Dupuy l'a remercié en son nom et au nom de ses collègues.

Le maire, prenant la parole, a exprimé les sentiments de gratitude de la ville de Toulouse.

Le cortège, précédé par la garde municipale à cheval et les gendarmes à cheval, s'est rendu directement à la préfecture.

La foule s'abritant sous des parapluies se pressait sur le parcours, plus nombreuse que l'inclémence du temps ne permettait de le supposer.

Les fenêtres des maisons étaient garnies de spectateurs, les rues étaient ornées d'oriflammes et de drapeaux.

Un peloton de dragons formait l'escorte de tête, et un peloton de gendarmes celle de queue.

L'accueil fait au président du conseil par la population toulousaine a été empressé et respectueux. Deux ou trois cris de : « Vive Bulan ! » ont été poussés à la sortie de la gare.

Un groupe comprenant une vingtaine de manifestants massés au coin du boulevard de Strasbourg a poussé les mêmes cris à diverses reprises au moment du passage des premières voitures du cortège.

Les réceptions des autorités ont commencé dès l'arrivée des ministres à la préfecture.

Après le déjeuner intime à la Préfecture, l'amiral Rieunier et M. Delcassé ont assisté aux différentes cérémonies à cause du sous-deuil. M. Dupuy n'est pas sorti.

Le fête fédérale de gymnastique à causé du mauvais temps à été contremandée.

Chez les étudiants

Au punch offert par les étudiants, le ministre de la marine répondant au toast du président de l'association dit : Si vous avez de l'ordre on de la discipline dans le plaisir soyez-en dans le travail. Il faut que chaque Français ait les moyens de se rendre utile pour la France.

Puis en visageant l'éventualité d'une guerre, l'amiral s'exprime ainsi : « Montrons que les qualités initiatives de la France ne sont pas perdues et que les nouvelles générations sont dignes des aïeux. Ensuite M. Delcassé monte à la parole. Il commence en disant que lorsque les cœurs fusionnent dans l'amour de la patrie les esprits sont près de s'entendre sur les moyens de la gouverner.

Ces discours sont applaudis par un ban et par les cris de Vive la République!

Le cortège se rend à la préfecture pour y prendre le président du Conseil et se dirige vers le Capitole où a lieu le banquet.

Sur le parcours du cortège, quelques sifflets et cris de Vive Baudin ! aussitôt étouffés par les acclamations.

Discours de M. Dupuy

M. Dupuy prend la parole, il expose d'abord la politique du gouvernement vis-à-vis des ralliés. Tout le monde veut être républicain et il faudrait aller bien loin pour trouver cette curiosité rare : un monarchiste. Quelques-uns disent que ce concert unanime tient de ce que Rome a parlé mais il ne suffirait pas aux électeurs français qu'on lui ait dit que Rome a parlé pour qu'ils répondissent : Amen!

La question n'est pas là, nous avons mis à la base de la République des lois significatives et indestructibles. Que penser de ces lois les nouveaux républicains s'ils s'appellent des ralliés, moi je les appelle les résignés. Je veux bien qu'ils subissent notre République, le leur demande s'à la défendraient.

C'est aux chefs que je m'adresse. Je les convie ces généraux superbes à jeter un regard en arrière et à me dire où sont leurs soldats.

M. Dupuy assure que la République saura reconstituer les siens. Il parle ensuite des élections. Le cabinet actuel, dit-il, tel préfèrera. Je ne dis que nous les ferons, ses cette formule lui paraît pas, je ne sais quel marchandage indigne d'un pays libre. On ne fait pas les élections, on les prépara par une administration vigilante et éclairée, bienveillante pour tous.

Le ministre se demande ensuite ce que sera la Chambre de demain. Cette Chambre combinée une solide majorité républicaine forte contre les surprises, pénétrée du désir des réformes. Selon lui le programme de cette majorité sera très court et très simple à appliquer.

D'abord les lois ouvrières destinées à régler les rapports du capital et du travail dans un esprit de solidarité républicaine puis les réformes fiscales qui complètent les lois sur les frais de justice, sur la propriété bâtie, sur les portes et fenêtres proportionnant de plus en plus les charges des contribuables à leurs facultés en réalisant la justice sociale, proclamée par la Déclaration des droits de l'homme.

Enfin une loi sur les associations qui règlent définitivement la société civile et de la société religieuse dans un large esprit de tolérance et de liberté.

Le ministre fait appel à l'union de tous les républicains pour réaliser ce programme. Il supplie des amis politiques de borner là leurs ambitions et de renoncer aux questions de personnes pour se contenter d'être tous des républicains.

Le ministre parle ensuite du social sme. Si celui-ci attend du jeu naturel des institutions et des lois le triomphe de ses aspirations, il le considère comme du parti politique qui pourrait régulièrement sa revendication, mais s'il prétend que le peuple n'a que ce qu'il prend, je lui attribue un caractère révolutionnaire et le considère comme un ennemi public.

Il conclu, conclut-il, l'état d'esprit du gouvernement et je crois qu'un malentendu équivoque est dissipé.

Le ministre termine en rappelant l'œuvre de son cabinet. On nous avait prédit les plus tous les échecs. Or nous avons fait voter le budget de 1893 reçu le fer mat, composé le budget de 1894 qu'on nous défiait de déposer la réforme des boissons est prête à venir en discussion devant le Sénat et la Chambre en sera saisie à temps pour l'incorporer après correction s'il y a lieu, dans le budget de 1894.

Laissons donc, conclut-il, les oiseaux de mauvaise augure prédire leur prophétie malveillante et ne désespérons, si de nous-mêmes, ni de l'avenir. (Applaudissements.

DISCOURS de MM. Goblet et Lockroy A BORDEAUX

Bordeaux, 21 mai. — M. Goblet a prononcé aujourd'hui un discours important dont voici, suivant de près les discours de MM. Barthou et Lavertujon et prononcé le même jour que celui de M. Dupuy ne manque pas de signification, à la veille des élections.

M. Goblet estime que l'esprit public se réveille et que le pays — du moins l'ensemble des républicains de bonne foi — veut sortir de la situation actuelle.

Certainement, la France est forte au point de vue militaire, l'instruction s'y développe à tous les degrés, l'industrie prospère, l'ordre et la liberté y règnent, mais ce pays n'a-t-il pas une destinée à poursuivre, une vie extérieure et une vie intérieure à remplir.

Au point de vue extérieur, nous avons la ferme confiance que nos forces reconstituées nous mettent à l'abri d'une agression comme celle que nous avons subie en 1870.

Mais nos aspirations ne se bornent pas là, au lendemain des événements de cette époque, une parole forte et prédominante fut alors dite qui devait rester vivante au fond de nos cœurs. En avons nous suffisamment entretenu le souvenir ? Si les circonstances le voulaient, serions nous prêts à

Feuilleton de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing 25

VIVIANE

DEUXIÈME PARTIE

Ils n'échangèrent pas une parole de toute la route.

Et pas vu à la porte de sa demeure, la domitrice dit simplement adieu à son vieil ami.

Ce jour-là, elle ne voulait pas de consolation ; elle avait trop besoin de solitude.

— A demain, murmura-t-elle.

Roger Gardain sortit, le lendemain, par ordre des patronages de Jeanne Marie, qu'il était inutile de renvoyer tellement elle se pressait de prendre de ce qu'elle avait sur le compagnon de la marquise était enfermée dans sa chambre et qu'elle l'avait entendue chantonner le reste de la journée.

Cependant, Silvestre s'accomplissait entièrement avec de plus en plus de cette de ses vacances, qui, pour le moment, quoique Cherbourg et surtout plus encore, pour ce belle pêche dans le bassin de la petite chambre en haut.

Elle avait des [illegible] pour pas grand'chose, et des [illegible] qu'il avait [illegible] Karadeu, [illegible] ensemble [illegible] en état, et il était pétrissé [illegible] fut une merveille.

— Hein, sa'Elle ?

Silvestre fut de son avis. Et le père lui donna [illegible] explications tandis que la mère leur servait un long repas. Elle leur offrit de manger de ce pâté [illegible] des choses en refrédire. Et quand elle passait près de son [illegible] mari, elle se penchait, et elle s'embrassaient [illegible].

— Ça fait tout de même chaisir, lui disait-il, qu'on ne l'appelle plus dans la boutique.

Et tu sais que tous les jours [illegible] pour le [illegible] père.

Silvestre souriait ; oui, ce sera gentil d'aller pêcher au milieu de ces îles.

Le père ajoutait :

— Et je suis en train de me mettre bien avec le garde de l'île de Cézembre. On ira chasser le lapin.

Ils buvaient une infinité de verre de cidre ; le pichet ne cessait pas de faire la navette entre la table et la cave.

— Et-il frais ! répétait Karadeuc à mesure qu'il s'échauffait.

A la nuit, bras dessus bras de sous, extraordinairement gais, ils allèrent rendre visite aux amis, chantant à tue-tête un air de Bretagne.

Et Silvestre se couchait, persuadé qu'il serait bien heureux pendant son congé.

Oh oui, heureux ! Bien plus certainement qu'il ne se le serait imaginé, car le lendemain même Karadeuc le présentait à sa vieille amie Jeanne Marie.

Or, Jeanne Marie, vieille fille et tante à héritage, avait une jolie nièce, une fille de Dinan, qui, sans ses collines bien jaunches admirablement brodées, fit oublier d'un seul regard, à Silvestre, toutes les filles de Cherbourg et toutes les femmes peintes qu'il avait connues en ses voyages.

Cependant, Silvestre s'accomplissait entièrement avec de plus en plus de cette de ses vacances, qui, pour le moment, quoique Cherbourg et surtout plus encore, pour ce belle pêche dans le bassin de la petite chambre en haut.

Elle avait des [illegible] pour pas grand'chose, et des [illegible] qu'il avait [illegible] Karadeu, [illegible] ensemble [illegible] en état, et il était pétrissé [illegible] fut une merveille.

— Hein, sa'Elle ?

Silvestre fut de son avis. Et le père lui donna [illegible] explications tandis que la mère leur servait un long repas. Elle leur offrit de manger de ce pâté [illegible] des choses en refrédire. Et quand elle passait près de son [illegible] mari, elle se penchait, et elle s'embrassaient [illegible].

— Ça fait tout de même chaisir, lui disait-il, qu'on ne l'appelle plus dans la boutique.

Et tu sais que tous les jours [illegible] pour le [illegible] père.

Silvestre souriait ; oui, ce sera gentil d'aller pêcher au milieu de ces îles.

Pendant ces trois premiers mois, Silvestre ne parut que rarement dans la marquise ; on l'avait bien fait appeler un jour au salon pour raconter sa campagne ; mais la baronne de Kernizan, en lui en avait imposé, et il n'avait au rien dire

Mais, après le départ de sa nièce, la marquise s'habitua à Silvestre, au point même d'affection pour lui.

Très à son aise, il lui racontait ses expéditions, ou plutôt les expéditions de son aspitaine, à qui il reportait tout l'honneur de la campagne.

Son capitaine !... Il ne tarissait pas quand il était question de lui.

Le héros de Fou-Tchéou !

Et la dame il s'entendait bien avec la marquise, qui s'intéressait à ce Gilbert Morel comme à elle l'avait conté. Mais, s'il nommait Philippe de Montmoran, elle fronçait les sourcils et semblait toute courroucée. Il avait fini par comprendre que la marquise n'aimait pas ce Philippe de Montmoran, et il ne parlait plus de Philippe...

IV

GRAND'MÈRE !

La fin de l'août approchait et, avec elle, la fin du congé de Silvestre.

Bientôt il faudrait partir.

Le bonheur de la possédée se mêlait maintenant un peu de tristesse. Karadeuc gérait contre sa femme lorsqu'il surprenait la vieille en train d'essuyer quelques larmes : il fallait que cette fille mène une vie [illegible] ! Les yeux n'étaient pas créés pour vivre sous les jupes d'un [illegible].

— C'est pas une fille, voyons!

Et cependant, lui aussi, quand M. allait à la pêche avec son Silvestre, il ne pouvait plus écarter cette idée qu'il n'en avait plus que pour quatre ou cinq fois à goûter le plaisir.

Le mariage de Silvestre et de Jeanne était décidé, pour plus tard, après le service, une chose bien entendue sur laquelle il n'y avait plus rien à se dire, que les jolies choses que se murmurent les amoureux dans cette période des fiancailles.

Le 28 décembre arriva, une journée de noir chagrin. La marquise elle-même fut émue quand Silvestre lui fit ses adieux.

— Conduis-toi bien, mon garçon, et ne reste pas, comme la dernière fois, des trois mois sans donner de tes nouvelles.

Il promit de mieux tenir sa correspondance et, accompagné par son père et sa famille, il reçut tristement le chemin qu'il avait accompli avec tant de bonne émotion six mois auparavant. Le temps était doux, mais gris, mélancolique ; et, dans le bassin, ils avaient tous envie de pleurer, comme en ce moment, la vieille mère Karadeuc pleurait à Trévenec, tout en se laissant consoler par le curé Roger Gardain.

Et la vieille dame de Trévenec recommença le lendemain, troublée seulement par quelques orages.

Roger Gardin, maintenant, ne passait plus une journée sans monter au château ; il lui arrivait même de y rendre deux fois. Sa vieille amie l'inquiétait.

Depuis le départ de Silvestre, il la sentait plus agitée que de coutume. Jeanne Marie lui avait conté que dès cette date elle ne reprenait le soir, et que ses nuits s'écoulaient en une perpétuelle insomnie.

Elle était à bout de forces : un mot, un rien faisait le jeter en une [illegible]. Et Roger Gardain surveillait attentivement cette âme malade, que lui seul pourrait secourir au moment du danger.

Or, un matin où il s'était rendu chez elle d'assez bonne heure et où elle était d'affirmer qu'elle n'attendait à tout sur sa santé, il la trouva dans le salon, tenant une enveloppe à la main.

Elle salua le curé de sa maîtresse ; puis :

— C'est une lettre de Silvestre, madame ; il dit de vous la montrer.

— Bien, monsieur.

Tandis que Jeanne se retira, la marquise tendait l'enveloppe au curé.

— Lisez-moi donc ce que raconte ce brave matelot.

Il s'en disait pas long, Silvestre, la littérature n'était pas son fait. Il avait rejoint la flotte à Toulon, et il avait le bonheur de servir sur un aviso commandé par le lieutenant Gilbert Morel, qui arrivait justement d'une mission en Algérie.

« Et pour que tu le connaisses, je t'envoie sa photographie, qu'il m'a donnée ; et avant de la donner aux parents, tu la montreras à madame la marquise pour qu'elle le connaisse aussi... »

— Un bel officier, dit Roger Gardain, sédut par le visage franc de Gilbert. Tenez, madame.

La marquise préparait sa face à main pour examiner le portrait.

Mais elle eut à peine saisi le morceau de carton qu'elle se redressait, les yeux hagards, pousse un cri rauque, puis retombait, immobile, sur son siège, tandis que la photographie glissait à ses pieds.

Jeanne Marie, qui rangeait la chambre de la marquise, fut vite du salon, accourut.

— Mon Dieu !... Madame !

— Pas d'émotion inutile, ordonna brusquement le prêtre. Aidez-moi.

— Rien, rien, aidez-moi vite.

Ils transportèrent la marquise dans sa chambre.

— Desserrez son corsage, dit Roger Gardain.

En même temps il faisait respirer des sels à sa vieille amie.

— Mais qu'est-elle, monsieur le curé ? Je vous en supplie, dites-moi vite.

— Laissez-nous, Jeanne Marie.

La marquise revenait à elle.

— Laissez-nous, vous-dis-je! Vous savez bien que si madame était réellement malade, je vous appellerais.

Jeanne Marie sortit à regret. Roger Gardain était de nouveau seul avec sa vieille amie, étendue sur un canapé, la tête relevée par des oreillers.

Il s'assit en face d'elle, lui prit une main et se fit un visage bien souriant, bien affectueux pour le moment où elle ouvrirait les yeux.

Quelques minutes s'écoulèrent dans le plus grand silence. Puis, les paupières de la marquise s'entr'ouvrirent lentement, et son regard, humble, timide, se fixa sur les yeux bienveillants du prêtre.

Encouragée, sans qu'il eût encore dit une parole, elle balbutia :

— Je n'ai plus la force de tenir mon cœur fermé... Rentrez-moi, mon ami... J'ai un terrible aveu à vous faire.

— Je le sais, répondit-il simplement ; voilà plus d'une année que je l'attends.

Elle courba la tête. Et tout, cherchée tout qui pouvait faciliter la confidence, rendre moins pénible l'aveu qu'il avait deviné.

— Karadeuc vous a dit?... balbutia la marquise.

— Rien ! ni lui, ni personne ! l'auvre chère femme, j'étais déjà votre ami quand des circonstances, que je ne connaît certes pas encore, m'ont appris qu'il y avait une secret... un douloureux secret dans votre vie. La discrétion me défendait d'interroger les témoins des choses de jadis... Et pourtant, je pressentais de vous voir souffrir, je comprenais que votre cœur étouffait ; et, si, je n'osais rien faire pour provoquer une confidence, je la devinais de toute mon âme... Me suis-je trompé?

— Vous avez bien deviné ce qui se passait en moi.

— Je n'avais pas le droit de commettre d'indiscrétion, je n'avais qu'à chercher les causes de ce fait que vous, si pieuse, presque une sainte, vous vous, vous n'approchiez jamais de la Sainte-Table.

— C'était ma punition ! murmura la marquise d'une voix étrangle.

— Vous ne voulez donc pas vous confesser? poursuivit le prêtre. Je ne vous en ai jamais parlé, estimant que la première fois de la rallé ou chrétienne, qui fait l'indulgence, la tolérance... Mais j'ai compris bien vite que votre existence était empoisonnée par un secret. Ouvrez-moi tout votre cœur ; comme homme de Dieu, comme ami, je ne saurai vous dire que des paroles de pardon... Allons !

Il lui serrait bien affectueusement la main. Et la marquise se sentait toute attendrie. Elle s'était souvent figuré l'aveu de sa conduite comme une chose terrible, brutale, qui la jetait à l'épouvantable [illegible] Roger Gardain de la douceur ce croit moment... Elle ne pouvait plus, elle ne songeait même plus à hésiter. D'ailleurs, son trouble n'avait pas été tout à l'heure, si complaisamment pris l'aveu ?

(*A suivre*) PIERRE SALES.